

—Pauvre Marc! son sort est affreux, mais est-ce ma faute? Puisse Dieu, dans sa bonté, lui inspirer de meilleures pensées!... Ses yeux enflammés semblaient vouloir me percer d'outre en outre. Comme elles étaient terribles, ses malédictions sur lui-même! Certes, il est en démenche et capable de tout. Je sentais mes jambes fléchir; je craignais de tomber en faiblesse à ses pieds.

Elle se remit en marche pour continuer sa route, puis elle hésita et s'arrêta de nouveau au bout de quelques pas. N'était-ce pas de ce côté qu'elle avait entendu la dernière fois la voix de Marc? Si elle allait le rencontrer encore!...

Cette pensée la fit frémir.

Elle poussa un profond soupir et reprit à pas précipités le chemin du village.

En peu de temps elle atteignit le petit vallon où était le moulin de son père. elle se disposait à y entrer lorsqu'une réflexion la retint. Sa mère et la couturière attendaient avec impatience la robe de sa cousine. Si elle ne la rapportait pas, sa mère insisterait sans doute pour lui faire une robe de nocces à la vieille mode. Et c'est ce que Cécile ne voulait pas.

Elle passa devant la maison de son père et entra dans la ferme du père Couterman.

La mère venait de revenir de Hal, et tous étaient réunis pour admirer une pièce de coton imprimé qu'elle avait achetée pour en faire des rideaux de lit.

Urbain le premier aperçut la jeune fille, et s'écria joyeusement.

—Cécile, voyez donc quelle belle étoffe et quelles jolies fleurs. Ma mère veut orner la maison comme un petit palais pour le grand jour. Mais qu'avez-vous? vous semblez triste; avez-vous pleuré! votre mère...

La jeune fille raconta sa rencontre avec Marc, et quoiqu'elle s'efforcât d'atténuer les choses, Urbain et son père étaient indignés, et plus d'une fois ils interrompirent son récit.

—Tiens-toi tranquille, Urbain! dit le père. Laisse continuer Cécile. Jusqu'à présent je ne vois pas grand mal. Contiens-toi, tu est trop emporté.

L'instant d'après c'était au tour d'Urbain.

—Mon père, vous ne laissez pas parler Cécile. Calmez-vous, ne vous agitez pas ainsi! c'est mon affaire.

Mais lorsqu'elle raconta que Marc l'avait retenue de force, au moment où elle voulait fuir, le père et le fils se levèrent d'un bond, et s'écrièrent en tendant le poing:

Quoi! il a osé vous toucher! Vous prendre par le bras et vous forcer d'entendre ses propos d'ivrogne! Cela passe toutes les bornes! Il faut que cela finisse!... Aujourd'hui, aujourd'hui même!

Urbain avait été prendre dans un coin un gros bâton noueux avec lequel il se disposait à sortir. Mais son père, non moins irrité, lui barra le passage en disant:

—Qu'est-ce que cela signifie? Que veux-tu faire, imprudent! Remets ce bâton à sa place et rassieds-toi. N'entends-tu pas ce que je te dis, Urbain?

Le jeune homme obéit de mauvaise grâce et avec lenteur. Lorsqu'il se fut rassis, le père Couterman qui contenait sa propre colère, pour calmer son fils, lui dit:

—Il ne faut pas se laisser emporter par la colère, mon fils, c'est ainsi qu'on fait de ces sottises qu'on a lieu de regretter plus tard. Où allait-tu avec cette canne?

—Chercher Marc, lui demander compte de son insolence et lui casser les reins... Mais maintenant ma colère est un peu passée; j'avais tort, mon père.

—Certes, tu avais tort. Marc est beaucoup plus fort que toi, et il serait enchanté si tu lui fournissais l'occasion de te maltraiter. Je le chercherai, cette après-midi, et, dussé-je aller jusqu'à la *Pomme d'Or*, je lui dirai, oui, je lui dirai que s'il ose encore parler à Cécile, je lui tords le cou.

—Allons, allons, mon père, calmez-vous aussi, dit Urbain en lui posant le bras sur l'épaule. Vous vous faites du mauvais sang; cela vous rendra malade.

—Mais, dit la mère Couterman, il me semble que vous n'avez pas plus de raison l'un que l'autre. La chose est bien simple: plaignez-vous au drossart. La justice n'est-elle pas là, Thomas, pour veiller sur le repos des honnêtes gens?

—Le conseil serait bon, répondit le fermier, si le baron notre seigneur était au château, et si nous pouvions adresser nos plaintes à lui-même; mais le drossart nous renverrait à l'amman, et celui-ci qui nous hait sous le vain prétexte que nous rendons son neveu malheureux, se réjouirait de notre chagrain.

—Mais, Thomas, j'ai appris au village que le baron a fait annoncer sa prochaine arrivée. On l'attend d'un jour à l'autre au château.

—Oui, on dit cela depuis trois semaines. Vienne est si loin d'ici; et d'ailleurs, l'été tire à sa fin. Il n'est pas probable que le baron revienne cette année.

—Avec tout cela, je me trouve dans un cruel embarras, et je ne sais que faire, dit Cécile. La couturière est chez nous sans ouvrages; ma mère m'avait envoyée chez la cousine de Plattestein pour lui emprunter sa robe de nocces. Si je ne la rapporte pas, je crains qu'on ne me fasse une vilaine robe à la vieille mode, qui me rendra